

Les belles heures d'un farceur flamboyant

> **Portrait** Il aime le théâtre qui prend des risques et se façonne à vue, face au public

> Vincent Fontannaz est l'acteur pivot de «Cinq Jours en mars», au Grütli, à Genève, jusqu'à dimanche

Marie-Pierre Genecand

Solaire, vif et inventif. Un acteur-auteur généreux et autonome, qui apporte son univers fourmillant, son regard décalé et son incroyable énergie aux créations théâtrales auxquelles il collabore avec tant d'appétit. Vincent Fontannaz, Vaudois de 34 ans, pourrait être Flamand. Il a la même démesure et le même talent que les compagnies – les Ballets C de la B, TG Stan, Pieter De Buisser et Hans Op de Beeck – issues de cette école qui fait sensation depuis les années 80.

Vincent le Flamand. Regardez-le sur la photo ci-contre. Le cadre, la tête, le pot. Drôle de trio. Et ce banc qui dessine la diagonale du fou. Comme pour annoncer qu'avec ce lutin au corps de bûcheron, ça va valser. Confirmation sur la scène du Grütli, à Genève, jusqu'à dimanche. Dans *Cinq Jours en mars*, Vincent Fontannaz enflamme le verbe déjà allumé de Toshiki Okada. Boum.

Il a été Peer Gynt sous la direction virevoltante d'Alain Maratrat. Nina, héroïne malheureuse de *La Mouette*, sous la direction décalée de Christian Geffroy Schlittler. Il a aussi été Lancelot, dans la lecture facétieuse et chorale du *Dragon* signée Yvan Rihs. Ou encore, avant, le voleur vengeur de *Platonov*, dans la version *pop songs* d'Alexandre Doublet. Chaque fois, on se souvient de Vincent Fontannaz, de sa présence dense, de son regard accrocheur et de ses décrochages ingénieux.

Ces jours, le comédien fidèle d'Yvan Rihs puise dans ces mêmes qualités pour s'adresser au public, médusé, de *Cinq Jours en mars*. Oratorio de la parole multiple, le spectacle raconte la jeunesse tokyoïte éclatée entre love hotel, concert rock et manifestation politique (LI du 26.03.2013). Yvan Rihs: «Vincent est fascinant, parce qu'il est à la fois très à l'aise avec les injonctions précises, et très créatif à l'intérieur de ce cadre contraignant. De plus, il a naturellement une relation épique au public. Il joue de son charme, de son ironie et donne une ampleur, une urgence à chacun de ses propos.» Quand on lui demande d'évo-

quer une faiblesse, le metteur en scène sèche d'abord, avance ensuite. «Peut-être un excès d'excès! Vincent peut chercher du côté de la fragilité. Même en retrait, il sera toujours aussi puissant.»

Le Français Alain Maratrat ne disait pas autre chose à son pupille tout juste sorti de la SPAD, ex-école de théâtre lausannoise, lorsqu'il le dirigeait en 2004 dans une version très physique de *Peer Gynt*. Face à la crainte de Vincent de «ne pas tenir sur la durée», le metteur en scène formé chez Peter Brook lui a rappelé que «l'énergie du comédien n'a rien à voir avec celle du sportif». «L'acteur doit jouer dans la détente et la confiance», a encore précisé le «premier maître» de Vincent, celui qui lui a appris «d'ici et maintenant».

L'ici et maintenant. Cette qualité de l'instant, Vincent Fontannaz l'utilise pleinement avec le collectif romand Les Fondateurs, emmené par Julien Basler et Zoé Cadotsch. L'idée? Oser le pari de l'improvisation, la prise de risque totale qui donne du mordant à la proposition théâtrale. Dans *Les Fondateurs et le dragon magique*, par exemple, les acteurs construisaient un décor à base de coupures de journaux, utilisant les articles ou autres rubri-

«Le théâtre ne peut pas bluffer pour toucher des spectateurs non initiés. Il doit partir de ce que les gens sont»

ques comme l'un des supports de leurs échanges scéniques. «Un soir, se souvient le comédien, je suis tombé sur l'avis mortuaire de ma grand-mère. Je lui ai construit une poupée et ai transformé le chagrin en énergie de jeu. Le théâtre me donne cette force de dépassement.»

Sans doute parce que la famille de Vincent ne s'est jamais opposée à son envie de brûler la scène. Au contraire, c'est son père, peintre et enseignant, qui, au terme d'une longue discussion le 21 août 2000, lui a donné sa bénédiction. «A ce moment-là, j'étais à l'Université de Lausanne en histoire et esthétique du cinéma, en histoire de l'art et en histoire. J'avais réussi ma demi-licence mais, subitement, j'ai réalisé que je ne voulais pas être spectateur des œuvres des autres, mais acteur.»

Une activité qu'il avait déjà pratiquée enfant dans l'atelier théâtre de Gérard Diggelmann. Et en famille avec sa sœur Joëlle, également comédienne aujourd'hui. «Je me souviens d'une après-midi où, pour mes parents et leurs amis, on a recréé le culte protestant auquel on assistait tous les dimanches, sans



Un cadre, une tête, un pot. Drôle de trio. L'acteur au jeu décalé est à l'affiche de «Cinq Jours en mars», au Grütli, à Genève. Figure pivot d'une errance tokyoïte entre love hotel, concert rock et manif politique. GENÈVE, 3 AVRIL 2013

mesurer la gêne que cette copie, féroce à son insu, allait susciter!»

Farceur, Vincent. Flamboyant également, quand il s'agit de transmettre ses convictions. Comme cette mission au Brésil où Vincent, amoureux des arbres, a créé un spectacle qui sensibilise les habitants du Nordeste aux conséquences de la déforestation (voir ci-contre). «Cette expérience a été très formatrice. J'ai compris que le théâtre ne peut pas bluffer lorsqu'il s'agit de toucher des spectateurs non initiés. Qu'il doit partir de ce que les gens sont.»

A 7 ans, Vincent qui se rêvait clown à écrit à Dimitri. Le mythique artiste suisse lui a répondu de patienter et de venir ensuite étudier chez lui. Vincent Fontannaz a choisi une autre voie, mais le clown à l'esprit ailé s'est imposé.

Cinq Jours en mars, au Théâtre du Grütli, à Genève, jusqu'au 7 avril, 022 888 44 84, www.grutli.ch

«L'expérience de ma vie»

> Lors de son service civil, Vincent Fontannaz a créé au Brésil un spectacle sur la déforestation. Récit

«Dans une première mission de service civil, j'ai été bûcheron dans une ferme pédagogique à Longirod, au pied du Marchairuz. Tous les matins, de 7h30 à 8h30, j'emmenais les écoliers découvrir la forêt. Pour cela, j'ai épluché tous les manuels de faune et de flore et suis devenu passionné des arbres. J'ai aussi fait dix ans de scoutisme avant, d'où mon goût pour la pleine nature.»

«En 2006, pour la seconde mission, j'ai rencontré Anita Studer, responsable charismatique de l'ONG Nordeste. C'est elle qui m'a confié ce mandat qui a changé ma

vie: aller au sud du Maranhão et imaginer pour et avec des ados un spectacle sur les conséquences de la déforestation. J'ai appris le brésilien en un mois et j'ai débarqué avec mes idées d'Occidental. Je voulais un théâtre très poétique, transposé et j'ai fini avec un spectacle tout à fait concret dans lequel, avec une maquette miniature, je montrais comment l'absence des arbres rend le sol dur et empêche l'eau d'entrer dans la terre.»

«J'y suis retourné en 2008, hors service civil et avec un autre projet. Lors de ces deux créations au Brésil, je ne me suis jamais senti aussi vivant! Jouer devant des paysans qui déforêtent pour survivre et confronter nos regards en toute simplicité a été d'une telle intensité que cette double mission a été l'expérience de ma vie!» M.-P. G.

Polémique pour un cheval à Genève

> Art En vitrine, l'installation émeut

Elisabeth Chardon

«Lourd comme un cheval mort», chantait Johnny Hallyday en 1969 dans «Que je t'aime». Sans doute le poids du cheval mort exposé dans la vitrine genevoise de Zabriskie Point n'avait-il pas été bien évalué puisque, même empaillé, donc sans doute pas si pesant qu'une vraie carcasse (ni si effrayant bien sûr), l'animal a cassé une des courroies qui le suspendaient. Il s'est retrouvé bizarrement pendouillant, plus du tout ressemblant à ce que souhaitaient Maya Bösch et Régis Goly, auteurs de cette pièce pour la vitrine d'art. Mais peut-être le poids de l'animal s'était-il alourdi de la polémique née ces derniers jours autour de ce cheval en vitrine?

«Richard III»

Zabriskie Point, c'est donc un espace d'art contemporain qui se résume en une vitrine (un bout d'abri sur un rond-point de Plainpalais), ce qui n'exclut pas une programmation réfléchie et pointue. Son comité a sollicité Maya Bösch, ancienne codirectrice du Théâtre du Grütli, qui y avait déjà performé, pour une intervention. Celle-ci a proposé, en cosignant la pièce avec Régis Goly, photographe et membre du collectif de communication visuelle Federal Studio, cet animal suspendu par deux courroies, sous le ventre et sous le cou.

La pièce s'appelle *Cheval de bataille*. Le titre rappelle une autre utilisation du même animal, dans le *Richard III* que Maya Bösch a mis en scène en 2003 à la Comédie. A la fin de la pièce de Shakespeare, quand, la bataille perdue, le tyran à pied supplie «Mon royaume pour un cheval», l'équidé apparaissait déjà suspendu aux cintres.

Happening

«La proposition était spontanée, parce que, quand Zabriskie Point m'a contactée, le cheval était près de nous, raconte Maya Bösch. La mise en place de la pièce a tenu du happening. Nous avions prévu de l'accompagner d'un texte dans un second temps.» Pour elle, il s'agissait d'interpeller, pas de choquer.

Le cheval a courbé tristement la tête derrière sa vitre tout le week-end pascal avant d'émouvoir et de susciter mails et autres commentaires sur Internet et dans la presse. La pièce réparée, le texte prêt, ce *Cheval de bataille* sera-t-il de nouveau visible? Ses auteurs et le comité de Zabriskie se retrouvaient jeudi soir pour chercher la solution la plus juste. A suivre.

PUBLICITÉ

Mon premier fruit
Marcel Vidoudez
Illustrateur (1900 - 1968)
15 février - 14 avril 2013
musée historique de Lausanne

Erica Pedretti, Jean-Marc Lovay et Fabio Pusterla distingués

> **Lettres** Les écrivains sont les lauréats du nouveau Prix suisse de littérature, décerné pour l'ensemble de leur œuvre

L'Office fédéral de la culture a annoncé hier les quatre lauréats du nouveau Prix suisse de littérature. Aux trois écrivains Erica Pedretti, Jean-Marc Lovay et Fabio Pusterla s'ajoute en effet Babel, le festival littéraire de Bellinzzone consacré à la traduction.

Le Prix suisse de littérature récompense l'ensemble d'une œuvre. Chaque lauréat reçoit la somme de 40 000 francs.

La création du Prix suisse de littérature et des Prix fédéraux de littérature s'inscrit dans la nouvelle politique de soutien de l'Of-

fice fédéral de la culture liée à la loi sur l'encouragement de la culture. Les Prix fédéraux ont été remis pour la première fois fin 2012 à huit écrivains des quatre régions linguistiques pour une œuvre parue dans l'année.

Ces prix prennent la succession du Prix Schiller et du Grand Prix Schiller. Le Prix Schiller a été remis pour la dernière fois en 2012, à Nicolas Verdan pour *Le Patient du docteur Hirschfeld* (Bernard Campiche, 2011). Créé en 1905, il était le plus ancien prix littéraire suisse. Le Grand Prix Schiller, lui, a été

décerné à Charles-Ferdinand Ramuz, Friedrich Dürrenmatt, Max Frisch, Denis de Rougemont, Maurice Chappaz, Philippe Jaccottet ou encore Giovanni Orelli et Peter Bichsel.

Un univers verbal sans pareil

Le Prix suisse de littérature prend donc le relais. Erica Pedretti est née en 1930 à Sternberg, en République tchèque. Elle est arrivée en Suisse en 1945. Après avoir pratiqué les arts visuels, elle a débuté une carrière littéraire en 1970 tout en continuant son parcours

de sculptrice. Depuis 1974, elle vit à La Neuveville. Ses romans ont reçu les principaux prix littéraires de langue allemande, dont le Prix Ingeborg Bachmann en 1984.

Depuis *Les Régions céréalières* (Gallimard, 1976) jusqu'à *Chute d'un bourdon* (2012), en passant par *Le Convoi du colonel Fürst* (Zoé, 1985), Jean-Marc Lovay, né à Sion en 1948, écrit un grand chant, un même livre dit-il, dont il détache un fragment, tous les deux ou trois ans. Ce fragment, à chaque fois, est une invitation à l'émerveillement et à la perte de repères

dans un univers verbal sans pareil. Fabio Pusterla est poète, auteur d'une vingtaine de recueils. Né à Mendrisio en 1957, il élabore une poésie du quotidien d'où le mystère sourd comme d'évidence. Il est aussi le traducteur en italien de Philippe Jaccottet. Ce dernier a traduit en français *Deux Rives* de Fabio Pusterla. Les prix seront remis le 9 mai dans le cadre des Journées littéraires de Soleure, qui ont pour thème cette année les débuts, de la première phrase d'un livre à la relève littéraire.

Lisbeth Koutchoumoff